

NUMERO 197

10 F

GAI

PIED

H E B D O

Antenne 2

LE STRIP DES MECS

Déco

AMBIANCES FOLLES!

Affiche

HARLEM DESIR



JEAN-JACQUES GOLDMAN



75-BAS 7 FF • USA \$ 7 • GB 1.50 £ • ESPAGNE 350 Ptas •
CANADA \$ 2.25 • AFR 6
SUISSE 4 FS • BELGIQUE 95 FB • DECEMBRE 1985 / 13 FF • DU 7 AU 13
N° 197 / DU 7 AU 13
M-1083-197-13 F

EXTRAITS DU TEMPS

LE JOURNAL ACHRIEN DE RENAUD CAMUS

Rome, mardi 12 novembre. Dîné hier avec P. très introduit, de par ses fonctions, dans les milieux diplomatiques romains. Il dit que le haut-clergé du Vatican est très agacé par tous les Polonais de l'entourage du pape : « ... *tutta questa polaccheria...* », lui a dit un cardinal.

Quant à l'homosexualité, le pape serait beaucoup moins rigoriste parmi son entourage que dans ses prises de position officielles. Il a toujours gardé auprès de lui, dans les fonctions très importantes de secrétaire privé, un Polonais que jadis, à Cracovie, il allait, dit P., récupérer dans les commissariats de police, où ce garçon avait été traîné pour « attentat aux mœurs ». Le secrétaire, transporté à Rome, n'aurait d'ailleurs rien changé à ses habitudes et fréquenterait assidûment les endroits les plus profanes. « *Quoi, les boîtes ? — Oh, bien pire que ça...* »



Aoste, jeudi 14 novembre. En route vers Paris, étape à Arezzo, hier. Malheureusement, la façade de Santa-Maria della Pieve est cachée par des échafaudages et il tombe des cordes sur le beau parc de la haute ville, avec sa vilaine statue blanche en hommage à Pétrarque. Dans le triste après-midi d'automne, l'intérieur de San Francesco est bien sombre, bien sombre la chapelle Bacci. Un lustre moderne, pas trop laid, éclaire les fresques de Piero della Francesca. Malgré lui, il faut bien dire qu'on les voit moins bien, pour la plus grande part, que dans les livres. Le fameux jeune couple, femme de face, que stupéfie la mort d'Adam, il ne se souvenait pas qu'il fût si haut placé, ni si pâle. C'est la reproduction qui fait sa gloire.

L'imperturbable joueur de trompette au grand chapeau évasé, qui souffle obstinément dans son instrument au beau milieu de la bataille de Cosroès, a-t-il l'œil si cerné, malgré son jeune âge, de par la volonté du maître, ou bien est-ce d'une craquelure qu'il s'agit ? Je lui préfère le combattant demi-nu qui est devant lui, glaive levé, si moderne visage. Il ne m'émeut pas sexuellement — *no moustache...* — mais il est tout de même une des plus sensuelles représentations viriles de l'histoire de la peinture. Hélas, aucune carte postale ne le montre de près. Quelle bonne illustration elle aurait faite pour *Gai Pied* !



Paris, samedi 16 novembre. (...) Séduit par *Hippolyte et Aricie*, enchanté par *Ariodante*, l'année dernière, j'attendais beaucoup du *Siège de Corinthe*, monté par Pizzi à Florence en 1982 et dont c'était hier soir la première à l'Opéra. Mais j'ai été un peu déçu. Il y a d'abord, autant l'avouer, que j'éprouve à l'égard de Rossini une sorte d'empêchement. Je ne peux jamais aimer tout à fait ses œuvres, et surtout ses *opera seria*. Mettons que ce soit de ma faute. Mais enfin tout le monde s'entendait la saison dernière pour accabler le pauvre Meyerbeer, alors qu'il y a dans les cadences de Rossini, dans ses marches, des vulgarités, des faiblesses et des facilités bien plus criantes que dans *Robert le Diable*. L'orchestre, sous la direction d'Arnold Ostman, était bien loin de les camoufler.

Certes, *Le Siège* offre quelques beaux airs. Mais la vérité, c'est que je ne peux plus supporter d'entendre ces opéras « en français » qui sont chantés, en fait, dans une langue qui

n'a de nom dans aucune langue. Ce ne sont pas seulement les étrangers, ce sont les Français même, sauf ici Jean-Philippe Courtis, excellent, qui tous chantent désormais dans un style de diction international, sans saveur et sans couleur, où l'intelligibilité ni la beauté du mot, de la syllabe en tant que telle, ne sont plus prises en considération : comme si l'opéra n'avait plus pour idiome qu'un volapuk exempt de sens.

Pizzi, comme toujours, s'est interrogé sur la question du *style*, et des styles qui avaient cours à la création de l'œuvre, en 1826 ; ce qui nous vaut un décor mouvant, témoin des goûts d'une époque éclectique, ou le néo-classique côtoie le *troubadour*. Quand on essaie d'imaginer ce qu'a pu être la malheureuse Corinthe au XV^e siècle, on est surpris de cette accumulation de trésors qu'a voulue le metteur en scène et qui en fait la réserve de toutes les beautés de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance commençante. Le peu que l'on perçoit du texte, il faut le reconnaître, conforte cette vision idéale. Sa transposition scénique, malheureusement, n'est pas entièrement satisfaisante. Il faut dire que le pauvre Pizzi a bien du mal à faire bouger tant soi peu, ne parlons pas de *jouer*, les chœurs de l'Opéra.



Dimanche 17 novembre. La capote anglaise si judicieusement offerte, cette semaine, entre ses pages, par *Gai Pied* à ses lecteurs, a bien failli en ce qui me concerne, tomber à pic. Le recours aux préservatifs, malheureusement, n'est supportable qu'allant de soi, entre habitués convaincus de ses bienfaits, adeptes résolu du « sexe à moindre risque ». Mais lorsqu'il faut donner des explications, faire de la propagande, vaincre les réserves de l'autre, qui parfois paraît blessé par la seule suggestion que des précautions pourraient bien être opportunes, dans ces cas-là tout est perdu. L'interruption se fait trop longue, la conversation par trop triviale : débandade générale. Ne vous suggère-t-on pas d'abdiquer toute prudence, présentée comme vaine, insultante ou lâche ? Mais vous ne sauriez vous laisser convaincre. Pas d'argent, pas de Suisse ; pas de caoutchouc, pas de bougre. Soyons fermes ou moins de résolution, à défaut du reste. Après tout, un tas d'autres plaisirs n'exigent pas, eux, d'être enrobés. *Fellatio interrupta* donc (par exemple). Tâchons seulement de n'être pas doublés par la fameuse goutte préliminaire, d'enthousiasme. Quelle barbe ! (...)

Le pire et le plus favorable terrain du fourire, c'est l'horreur. Il menace d'autant plus qu'il serait plus atrocement déplacé.

C'est une histoire épouvantable. F. ne peut pas me la raconter en gardant son sérieux.

Il aimait beaucoup, comme tous ceux qui l'ont connu, son ami G., qui vient de mourir, emporté en quelques semaines par le sida. Il est allé à son enterrement religieux. D'un côté la famille, de l'autre les amis achriens du mort. Le prêtre prononce une courte allocution. Nous voulons croire qu'il parle en toute innocence. Toujours est-il qu'il interroge : « *Comment ne pas penser, face à une fin si foudroyante, au passage fameux de Bossuet : Madame se meurt, Madame est morte ?* »

Mardi 19 novembre. Des trois expositions que j'ai pu voir à Paris pendant ce court séjour, *Anciens et Nouveaux*, qui montre, au Grand Palais, une partie des œuvres acquises par l'Etat depuis l'arrivée au pouvoir des socialistes, est sans aucun doute celle qui m'a le plus séduit. Bijoux gaulois et figurines égyptiennes, tête en bronze d'Hadrien et Lorenzo Lotto du Puy, Jordaens et « Le Pensionnaire de Saraceni », Vermeer et Chardin, Piranèse et un certain Delaporte, que je ne connaissais pas, y voisinent pour offrir un itinéraire qui est presque de bout en bout passionnant. Si *La Vasque de l'Académie de France à Rome*, de Corot, avait, outre son très grand charme, des raisons particulières de m'arrêter, l'esquisse pour *La Chasse aux lions*, de Delacroix, suffirait à faire tout le prix de n'importe quel musée. « *On dirait que cette peinture, comme les sorciers et les magnétiseurs, projette sa pensée à distance* », disait Baudelaire. Il parlait du tableau achevé, qui est à Bordeaux, très abîmé malheureusement par l'incendie de l'hôtel de ville en 1870. Mais la phrase s'applique encore mieux à cette esquisse merveilleuse, débordante de fougue, où la peinture et le geste de peindre se laissent aimer presque purs, couleur et matière en explosive fusion.

Il est bien dommage qu'on termine le parcours de l'exposition sur un choix, en lui-même très contestable, éclectique jusqu'au n'importe quoi, d'œuvres contemporaines présentées n'importe comment. Impossible ici de parler « d'accrochage ». Si c'est à la visite d'un dépôt que le public est convié, il aurait fallu le lui dire. Ce pourrait avoir son charme. Ce n'est pas le cas. Les cartouches relatifs à chacune des œuvres ici accumulées comme dans des réserves sont introuvables, et tellement aberrantes, les trouve-t-on, que Bram van Velde (passe encore) et Masson y sont donnés comme appartenant à l'art de la Belgique !

N'empêche. Cette déception finale ne suffit pas à détruire le plaisir et l'excellente impression que donnent *Anciens et Nouveaux*. Il paraîtrait qu'est montré là un dixième à peine des achats récents. Étonnant comme Paris, un peu provinciale vue de New York, fait figure de grande et riche métropole culturelle vue de Rome. Quatre jours suffisent à peine à commencer d'y effleurer la mousse, ou la crème, de l'activité artistique qui s'y déploie. Et cette activité est souvent du niveau le meilleur. C'était l'évidence hier soir à l'Opéra-Comique, où nous avons vu le spectacle de ballets. *La Dansomanie* de Gardel et de Méhul est vraiment une petite chose, gentille sans plus, dont la résurrection, par les soirs d'Ivo Cramer, présente surtout un intérêt documentaire et historique. Le divertissement du troisième acte de *Napoli*, dans la noble chorégraphie de Bournonville, a le mérite d'offrir beaucoup plus de danse, et bien meilleure. L'une et l'autre pièce suffisent amplement à démontrer, en tout cas, une vérité trop peu répétée, l'excellente qualité du Ballet de l'Opéra dans son ensemble, d'une étoile justement célébrée comme le lumineux Charles Jude jusqu'à un simple coryphée comme Thierry Mongne, en passant par Isabelle Guérin, Fanny Gaïda, Wilfried Romoli et pour ainsi dire tous les autres. Je ne me suis jamais senti plus cocardier que depuis mon « installation » en Italie.

Renaud CAMUS